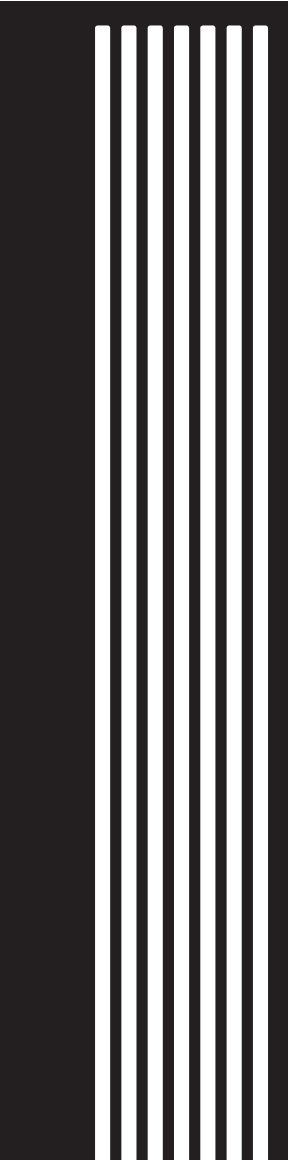




ÉTUDES



Le corps dans le monde moderne : réification et fétichisme de la marchandise. Analyse du phénomène à la lumière des fictions de Michel Houellebecq

The Body in the Modern World: Reification and Commodity Fetishism. Analysis of the Phenomenon in the Light of the Fictions of Michel Houellebecq

OMAR BENJELLOUN [obenjellounfls@gmail.com]

جامعة سيدي محمد عبد الله (Université Sidi Mohamed Ben Abdellah), Maroc

ÉTUDES

RÉSUMÉ

Le monde moderne octroie une valeur *sine qua none* à tout ce qui est corporel, physique, forme ou apparence. Le corps devient une partie intégrée au système capitaliste. Instrumentalisé, réifié, il détermine désormais la valeur sociale des individus, leur permet de se hisser au rang des puissants et des favoris ou siéger parmi les exclus et les démunis. Le corps dépasse, à ce stade, l'argent et la profession dans la valorisation des êtres. Michel Houellebecq exploite cette composante pour conspuer acrimonieusement la libération des mœurs de mai 68 à laquelle il impute toute la responsabilité du dépérissement des rapports tous azimuts à cause justement de cette émancipation immodérée du corps et de l'instrumentalisation des relations.

MOTS-CLÉS

Corps ; réification ; loi du marché ; capitalisme ; sexualité

SUMMARY

The modern world places a *sine qua non* value on everything that is bodily, physical, shape or appearance. The body becomes an integrated part of the capitalist system. Instrumentized, reified, it now determines the social value of individuals, allows them to rise to the ranks of the powerful and favorites or sit among the excluded and the destitute. The body exceeds, at this stage, money and profession in the valuation of beings. Michel Houellebecq exploits this component to acrimoniously scold the liberation of morals of May 68 to which he attributes all the responsibility for the withering away of all-out relationships precisely because of this immoderate emancipation of the body and the instrumentalization of relationships.

KEYWORDS

Body; reification; market law; capitalism; sexuality

REÇU 2021-06-02 ; ACCEPTÉ 2022-09-20

L'amour reste un village enchanté d'où sont exclus les vieux, les moches, les difformes, les désargentés. La tyrannie des apparences et de la jeunesse persiste plus que jamais.

Pascal Bruckner

Au moment où Michel Houellebecq, auteur français contemporain, interpelle les délaissés du « plaisir ordinaire », « ceux qui n'ont jamais aimé, qui n'ont jamais su plaire, les absents du sexe libéré » (Houellebecq 2000 :158), il procède, au-delà d'une dénonciation du sort implacable qui s'abat sur les individus privés de la volupté des corps, au développement d'une réflexion autour de la séduction et de l'échec, d'une nouvelle théorie de l'échange dans les sociétés modernes essentiellement basée sur des axiomes capitalistes. Les mythes, notamment l'amour, se dissolvent dans cette nouvelle économie enfermée au cœur d'un matérialisme perfide. Désormais, c'est l'attraction pour les corps qui détermine cette doctrine, l'attraction pour les chairs et pour l'esthétique : « Nous sommes des corps, affirme Daniel 1 dans *La Possibilité d'une île*, nous sommes avant tout, principalement et presque uniquement des corps, et l'état de nos corps constitue la seule véritable explication de la plupart de nos conceptions intellectuelles et morales » (Houellebecq 2005 : 217-218). Ainsi, dans une société connaissant une nouvelle mutation métaphysique fondée sur la concurrence et la rivalité, le corps, à l'instar d'une marchandise, obéit à la devise de l'offre et de la demande. Alors, pourquoi fétichisme de la marchandise ? L'expression apparaît sous la plume de Karl Marx dans son célèbre essai *Le Capital*. Elle renvoie à la théorie selon laquelle toute marchandise, en exerçant un pouvoir extraordinaire de fascination sur le consommateur, néglige le temps, la valeur et l'effort fournis pour sa construction. Le concept de fétichisme trouve sa justification puisqu'il stigmatise cette mystification des rapports de production capitaliste : la valeur d'échange d'une marchandise, loin d'apparaître pour ce qu'elle est, c'est-à-dire comme produit du travail social, effort personnel du producteur, mais plutôt pour ce qu'elle semble être, à savoir une qualité propre au produit lui-même. Dans ce sens, le monde marchand a transposé les mécanismes d'échange entre objet et marchandise dans les rapports humains.

La libération des mœurs, plus particulièrement la libération de la femme en mai 68, constitue, dans la vision du monde de Houellebecq, le noyau de la dégradation du couple et de la dislocation de la famille, dernière structure solide protégeant les individus contre les lois du marché. Dès lors, le libéralisme, jusque-là réservé à l'économie, s'étend pour devenir une composante capitale dans les relations humaines. La *réification* renvoie alors à ce phénomène complexe : tandis que la compétition était réduite aux seuls domaines du travail et de l'argent, aujourd'hui, elle élargit son emprise pour intégrer non seulement les femmes sous son égide, mais également pour toucher le domaine de la sexualité. Qui plus est, cette déshumanisation des relations interpersonnelles concerne à présent tous les âges et toutes les catégories, générant des frustrations profondes : le dégoût devant le corps vieillissant, difforme ou moins séduisant, la jalousie face à la jeunesse et à la virilité, la fascination face à la beauté, la répugnance devant la laideur, bref, la suprématie de l'esthétique.

Il serait question, dans cet article, de démontrer dans quelle mesure la société actuelle, essentiellement basée sur des axiomes capitalistes, transforme le corps en une marchandise monnayable et interchangeable pour l'ériger en un nouveau système de différenciation sociale.

1. La corporalité : une partie indispensable dans l'idéologie capitaliste

Les personnages houellebecquiens sont le plus souvent soumis à une sorte de jugement esthétique. La thèse de l'auteur consiste à montrer comment le physique, suite à l'extension du marché de séduction, a pris de l'ampleur au sein des sociétés occidentales. Ainsi, les protagonistes ont tendance à considérer leur corps comme une entité séparée du reste de leur personne. Largement influencé par la machine économique qui en fait une marchandise, le corps est représenté comme un objet détaché de l'ensemble de son propriétaire. Erich Fromm parle d'un « individu aliéné [qui] contemple le monde et se contemple lui-même passivement comme le sujet séparé de l'objet » (Fromm 1977 : 58). Dans ce sens, toutes les autres composantes de l'être humain, sa personnalité, son statut social ou professionnel, son niveau intellectuel, son intelligence, ses passions entre autres, se trouvent marginalisées au cas où l'aspect physique serait imparfait. Dans les textes houellebecquiens, les observations sur le paraître des personnages sont légion, abstraction faite de leur âge, de leur sexe ou de leur statut.

Ainsi, les narrateurs ne se contentent pas seulement de dresser le portrait des personnages, mais y adjoignent le plus souvent des considérations d'ordre normatif. Ils jugent les individus en fonction de leur beauté ou de leur laideur, ils les évaluent sous l'angle des normes esthétiques contemporaines. Ce type d'appréciation, laudatif soit-il ou dépréciatif, détermine à la fois la valeur de l'individu et sa place dans la société :

Pour maintenir la valeur génétique de l'espèce, l'humanité devrait alors tenir compte des critères de santé, de force, de jeunesse, de vigueur physique – dont la beauté n'était qu'une synthèse pratique. Aujourd'hui la donne avait changé : la beauté gardait toute sa valeur, mais il s'agissait d'une valeur monnayable, narcissique. (Houellebecq 2001 : 306)

Les propos soulignent clairement l'importance que le monde actuel accorde à la beauté, à la perfection corporelle et à l'apparence physique considérées comme des facteurs déterminants pour le succès ou l'échec de l'individu au sein de la société. En effet, *Extension du domaine de la lutte* expose le portrait de Raphaël Tisserand qui incarne parfaitement la victime inconsolable, ployée sous la voracité et l'implacabilité du système économique ayant transposé ses lois et ses dogmes au niveau relationnel. Sa description physique, mêlant à la fois le comique et le pathétique, trahit la quête douloureuse, vouée d'avance à l'échec, d'un jeune âgé de vingt-huit ans, rebutant par son physique exécration, cherchant désespérément à connaître sinon l'amour d'une femme, au moins un quelconque rapport sexuel satisfaisant. Dès la présentation du personnage, le narrateur insiste sur son handicap :

Le problème de Raphaël Tisserand – le fondement de sa personnalité, en fait – c'est qu'il est très laid. Tellement laid que son aspect rebute les femmes, et qu'il ne réussit pas à coucher avec elles. Il essaie pourtant, il essaie de toutes ses forces, mais ça ne marche pas. Simplement, elles ne veulent pas de lui. Son corps est pourtant proche de la normale... Il a exactement le faciès d'un crapaud-buffle – des traits épais, grossiers, larges, déformés, le contraire exact de la beauté. Sa peau luisante, acnéique, semble constamment exsuder une humeur grasse. Il porte des lunettes



à double foyer, car en plus, il est très myope...Dans ces conditions, il est bien sûr terriblement frustré. » (Houellebecq 1994 : 54)

Le lecteur semble être devant un tableau de la laideur où sont rassemblés tous les éléments écœurants et répugnants (traits épais/ grossiers/ larges/ déformés/ peau acnéique/ myopie...Tel un Quasimodo hugolien, Tisserand, via sa difformité et sa laideur, sa physionomie horrifiante et nauséabonde, suscite en même temps pitié et répulsion. Le renvoi au terme *faciès* au lieu de *visage* accentue le caractère inesthétique de son apparence et met l'accent sur sa bestialité. Le crapaud dont la peau humide, parsemée de pustules, est écœurante. L'une de ses particularités consiste à gonfler sa gorge et émettre des sons afin d'attirer les femelles. Or, la laideur de Tisserand est fondamentale et irréversible. Le narrateur ne manquera pas de montrer chacune de ses tentatives de séduction avortées. Dans le marché corporel qui régleme les rapports interpersonnels et détermine la valeur des êtres, Tisserand est exclu. Son sentiment face à une telle situation est la frustration, l'imperméabilité voire l'invisibilité : « J'ai l'impression, dit-il, d'être une cuisse de poulet sous cellophane dans un rayon de supermarché » (Ibid. 99). La mention du supermarché, lieu par excellence de consommation, est ostensiblement symbolique. L'être humain est désormais choisi à la manière d'un produit bien exposé dans une grande surface, c'est-à-dire selon son apparence. Plus le produit est séduisant, attrayant et esthétiquement présentable, plus il est désiré et vendu. Tel un objet avarié ou jugé inattrayant, Tisserand est considéré comme une marchandise de très mauvaise qualité, non commercialisée et donc non vendue, ce qui se répercute indéniablement sur ses chances de rencontre qui se voient réduites ou impossibles. Toute la thèse du roman est contenue dans ce point :

Dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent... Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation absolue. Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. Certains font l'amour avec des dizaines de femmes ; d'autres avec aucune. C'est ce qu'on appelle « la loi du marché » ... En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude. Le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. (Ibid. 100)

Le parallélisme textuel des deux domaines, sexuel et monétaire, suggère leur équivalence parfaite. Toute assertion concernant le sexe trouve son écho dans celle de l'argent. Du coup, Raphaël Tisserand illustre manifestement cette complémentarité et cette complicité entre l'économique et le sexuel. L'attractivité physique et esthétique constitue désormais le moteur d'une société capitaliste favorisant la concurrence et la rivalité¹. Ce qui renvoie aux analyses de la théorie mar-

1 Dans son essai intitulé H.P. Lovecraft. Contre le monde contre la vie, Houellebecq affirme : « Le capitalisme libéral a étendu son emprise sur les consciences ; marchant de pair avec lui, sont advenus le mercantilisme, la publicité, le culte absurde et ricanant de l'efficacité économique, l'appétit exclusif et immodéré pour les richesses matérielles. Pire

xiste concernant les deux concepts de l'*aliénation* et du *fétichisme* de la marchandise. Ainsi, les personnages houllebecquiens prennent conscience, à leurs dépens, que leur corps, réifié, devient un objet d'échange et obéit à la loi de l'offre et de la demande.

L'auteur présente le plaisir sexuel entre individus non pas comme une fusion ou une complémentarité mais simplement et uniquement comme un service échangeable et monnayé. Identifié à toute autre marchandise, semblable à tout objet commercial, assimilé à des articles monnayables, le plaisir charnel perd ainsi sa substance et devient quantifié. Cette transformation isole et fragilise davantage les personnages mal préparés à de tels défis. Le succès professionnel, la situation sociale supérieure n'empêchent pas les personnages, physiquement inférieurs, de mener une vie sentimentale moins éclatante. La marginalisation sexuelle est interprétée en termes économiques. Deux critères de classification sociale remontent en surface dans cette ère nouvelle, notamment l'argent et le sexe. Autrement dit, les attributs corporels et financiers d'un individu déterminent sa place dans la société. Deux catégories s'opposent dans ce monde capitaliste impitoyable : les êtres humains sensibles, faibles et répugnants et les séducteurs patentés. Aux premiers sont promises la solitude, la frustration, la souffrance et la masturbation et aux seconds la séduction, le plaisir et la jouissance. Les vaincus de ce scénario manichéen vont jusqu'à recourir à la violence, à la cruauté et au meurtre.

Le monde marchand étale ainsi son emprise sur toute la société et fait du corps, de l'amour et des relations sexuelles des éléments fondés sur le principe de l'échange des biens.

Bruno, dans *Les Particules élémentaires*, en dresse le constat. Remarquablement inférieur par rapport à ses congénères, il tente sempiternellement de satisfaire sa libido avec des partenaires jugées trop faibles sur le point esthétique et érotique. Dans ce sens, si « Partrick Castelli, un jeune de son groupe, parvint à sauter trente-sept nanas en l'espace de trois semaines » (Houellebecq 1998 : 64), Bruno, lui, pendant cette même période, « affichait un degré de zéro » (Ibid.). Les chiffres (37/3/0) mêlent incontestablement le domaine sexuel avec le domaine économique qui octroie une importance sacrée aux statistiques. Qui plus est, accepter un rapport sexuel avec une femme unanimement reconnue comme inférieure, consentir à vendre son corps au rabais ou aux enchères pourraient renvoyer à un échec purement et simplement économique.

Le marché corporel, tout comme le marché économique, est implacable, intransigeant et hégémonique. La beauté, la perfection physique et la puissance érotique constituent ses seules règles et valeurs. Répondre à ses attributs, se conformer à ses canons, se plier à ses lois, offrent à l'individu une position confortable tout en lui permettant de vivre la jouissance et la joie. En être privé, c'est réserver, en contrepartie, une place avec les démunis, les frustrés, les complexés et les exclus, d'où l'énorme rentabilité de la chirurgie esthétique.

Ainsi, Bruno, dont le père est un chirurgien plastique, constate non sans amertume à quel point les occidentaux sont prêts à payer des sommes faramineuses afin de s'occuper de la beauté de leur corps et promouvoir leur aspect physique. Si la petite taille de son sexe ne lui avait jamais posé un problème avant que l'idéal pornographique n'ait érigé cette norme, elle devient désormais un véritable complexe pour lui. Il en est de même pour sa femme dont la taille et la beauté ne

encore, le libéralisme s'est étendu du domaine économique au domaine sexuel. Toutes les fictions sentimentales ont volé en éclats. La pureté, la chasteté, la fidélité, la décence sont devenues des stigmates ridicules. La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique : soit, très exactement les deux choses que Lovecraft détestait le plus fort » (Houellebecq 2010 : 125).



sont pas à la hauteur des médiateurs pornographiques : « Il aurait fallu une liposuction, des injections de silicone, tout un chantier » (Ibid. 181). Du coup, le corps devient un véritable *chantier* – le terme renvoie au domaine économique – où des travaux sont à entreprendre et la chirurgie esthétique répond parfaitement à cette forme d'aliénation corporelle.

En définitive, le corps réifié, instrumentalisé et commercialisé devient dès lors la cible de l'économie marchande, lui permettant de faire prospérer ses bénéficiaires, de fructifier son rendement et d'augmenter son profit. En quantifiant les rapports physiques, l'esprit capitaliste échafaude principalement le don de soi et la capacité de s'abandonner. D'où le recours au sexe tarifé en tant que remède de remplacement, en tant que voie de décharge d'un besoin irréprensible d'abolir le supplice de la séparation avec le monde extérieur.

2. L'instrumentalisation du corps : le sexe professionnel comme palliatif à l'impossibilité du don et de l'abandon

La société contemporaine, telle qu'elle est représentée par Houellebecq, est régie par deux paramètres rendant les individus avachis, seuls et fragilisés, les âmes ternes, grises et volatilisées : l'argent et le sexe, la lutte économique et la lutte sexuelle, la quête de la fortune et la recherche de la jouissance. Le corps jeune, viril, souple et pleinement érotique est convoité, désiré voire concurrencé, l'autre vieux, non conforme aux canons esthétiques et aux standards pornographiques surnage quelques moments pour s'engouffrer carrément après. L'économie libérale des plaisirs octroie à l'orgasme une importance particulière en faisant de lui le but ultime à atteindre d'où la nécessité d'un corps parfait susceptible de l'exalter, de l'aviver et de le croître. Par ce fait, Bruno, dans *Les particules élémentaires* pense que :

La société érotique-publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir, à développer le désir dans des proportions inouïes, tout en maintenant la satisfaction dans le domaine de la sphère privée. Pour que la société fonctionne, pour que la compétition continue, il faut que le désir croisse, s'étende et dévore la vie des hommes. (Ibid. 161)

Dans ce monde capitaliste, le désir devrait être, comme le montre l'énumération avec effet de crescendo, stimulé, étendu, dévorant, mais jamais satisfait. Cette quête n'est que la résultante d'un phénomène de masse qui a connu une expansion foisonnante avec le libéralisme des mœurs : la perte du sens du don de soi et l'incapacité de s'abandonner. L'absence de lien, de contact et de don – trois composantes étrangères au libéralisme sexuel – rend le rapport sexuel froid et foncièrement apathique. Pourquoi alors ? Tout simplement parce que le don et l'abandon sont des valeurs relatives au sacrifice et à l'abnégation, libérés de la notion de prix qui préside selon le héros de *La Carte et le territoire* « au mystère capitaliste par excellence » (Houellebecq 2010 : 93). L'absence de prix tend à affaiblir le marché dont l'objectif est d'« augmenter les désirs jusqu'à l'insoutenable » (Houellebecq 2005 : 85). C'est dans cette perspective que l'économie capitaliste prend ses valeurs du don et du dévouement pour des ennemis implacables contre lesquels elle lutte farouchement.

Non conforme à ce principe, le don s'oppose à cette logique consommatrice, aliénante, impulsive voire brutale du désir puisqu'il engage les deux personnes en contact dans un commerce d'harmonie et de réciprocité. Dans son célèbre *Essai sur le don*, l'anthropologue français Marcel Mauss vante les différentes qualités de cette valeur :

C'est en opposant la raison et le sentiment, c'est en posant la volonté de paix contre les brusques folies de ce genre que les peuples réussissent à substituer l'alliance, le don et le commerce à la guerre, à l'isolement et à la stagnation. (Mauss 2007 : 97)

Les occidentaux se trouvent alors dépossédés du don comme invitation à l'échange et à la mutualité et c'est pour cette raison que Michel de *Plateforme* opte préférentiellement pour le choix du tourisme afin d'échapper à la prison matérialiste de l'Occident. Le protagoniste présente la Thaïlande comme une destination idéale dans la mesure où elle regroupe en elle deux composantes capitales : c'est un pays qui propose des services sexuels de qualité tout en gardant une part naturelle, exotique et mythique. Les occidentaux parviennent à trouver dans ce lieu ce dont ils sont privés chez eux : l'orgasme partagé, le contact fusionnel, l'abandon jouissif, le plaisir réciproque et l'harmonie sexuelle. Le don des orientales les valorise pendant que l'égoïsme des occidentales les rabaisse. L'expérience sexuelle en Orient requiert chez le protagoniste une dimension métaphysique pour ne pas dire chamanique, car elle lui offre l'occasion d'accéder à une forme de félicité : « Je me sentais comme un Dieu dont dépendait la sérénité et les orages. Ce fut la première joie indiscutable parfaite » (Houellebecq 2001 : 169).

Ce sentiment démiurgique d'omnipotence, ce pouvoir grandiose et libérateur est vécu avec Valérie, sa maîtresse française, qui possède la qualité d'abnégation absente chez les occidentales : « C'est justement ce qui est étonnant avec toi. Tu aimes faire plaisir. Voilà ce que les occidentaux ne savent plus faire. Ils ont complètement perdu le sens du don. Ils ont beau s'acharner, ils ne parviennent plus à sentir le sexe comme naturel » (Ibid. 254). Au moment où les conditions de l'abandon mutuel s'estompent, toute possibilité de transcendance s'effrite. Que reste-t-il ? Sinon une danse mécanique des corps, un frottement machinal des organes sans sensation, ni plaisir. Cette laceration humaine, cette dévoration cruelle, cette blessure béante représentées dans l'absence de contact, dans le défaut de chaleur humaine, dans le rejet de l'altérité poussent les individus à chercher refuge dans le sexe tarifé, pris pour un plaisir profond, réciproque et affectif.

Dans une économie capitaliste qui étend son emprise sur les rapports charnels, le sexe se monnaie, se vend et s'achète suivant les lois d'un marché libre, à la fois surexposé et souterrain, huilé et grinçant mais satisfaisant, un sexe sans amour, sans présence et sans transcendance mais « quand même un contact humain » (Ibid. 347). Tantôt dévoué et salvateur, tantôt dégoûtant et agressif, ce type de sexe se présente comme une solution palliative, ce qui est affirmé par Michel dans *Plateforme* et le pousse jusqu'à proposer un marché sexuel entre l'Occident et l'Orient. Les premiers, vivant une sorte de réification des corps, une paupérisation des rapports physiques, sont prêts à payer pour avoir du plaisir. Les seconds, n'ayant que leurs corps à offrir pour survivre, proposent des services sexuels en échange : « Ce ne sont plus les biens matériels et le travail qui sont traités comme des marchandises, mais aussi le sexe des pauvres » (Viard 2008 : 40). Et c'est dans ce sens que Michel a l'idée d'une institutionnalisation planétaire de la prostitution intégrée dans le secteur du tourisme. Dès lors, la conquête des pays pauvres, l'épuisement



de leurs ressources, l'assujettissement de leurs peuples, le pillage de leurs biens s'étend désormais pour englober les corps des femmes.

Les corps sans qualité, les égos décolorés, les chairs répudiées et les âmes ternes et désavantagées, trouvent refuge dans le sexe tarifé pour prouver à eux-mêmes leur existence et leur supériorité. Il s'agit d'un produit pornographique comme pis-aller certes, mais accessible. Se sentant chosifiés, esseulés, dépersonnalisés et inférieurs pendant une bonne partie de leur vie, les personnages houellebecquiens acceptent bon gré mal gré de payer pour être enfin touchés. La sexualité professionnelle fonctionne comme faute de mieux. L'existence des prostituées thaïlandaises se limite, dans le regard du personnage et dans celui des occidentaux en général, à leur corporéité, à leur physique et à leur extérieur. Visiblement, l'auteur dresse ici un bilan négatif des absurdités qui empestent terriblement la décrépitude de la société contemporaine. Car cette société en crise ignore ou fait semblant d'ignorer des valeurs d'intégrité morale en raison d'un matérialisme à outrance qui y règne. De là, on comprend alors l'insurrection de l'auteur contre des pratiques obscènes et avilissantes favorisées par l'essor des opérations de l'offre et de la demande entre les partenaires et qui réduisent le corps humain à l'état d'objet exploitable et marchandable. C'est en tout cas cette image qui ressort en substance des propos de Michel qui, se rendant dans un club de prostitution, examine longtemps « l'offre » des filles et « commence à avoir envie de la 47 » (Houellebecq 2001 : 252). Le chiffre, composante *sine qua none* du domaine économique, atrophie le rôle de la femme pour la métamorphoser en un simple objet sexuel. Ainsi, pour les occidentaux qui ne se désirent plus entre eux et ne parviennent plus à s'abandonner au milieu d'un marché planétaire de libres consommateurs avertis, Michel propose « des produits du porno, avec des professionnelles, et si on veut du sexe réel dans les pays du tiers monde » (Ibid. 255). Cette solution permet, selon le narrateur de *Plateforme*, à l'individu occidental de s'extraire définitivement de cette nécessité de donner du plaisir à l'Autre et de rester dans les standards des corps performants et des pratiques sexuelles spécialisées. Dans le même ordre d'idées, la plus vieille profession du monde permet à l'auteur de *Plateforme* de dénoncer acrimonieusement l'instrumentalisation du corps, la quantification du sexe, la prééminence du pécuniaire et l'opportunisme des capitalistes. L'homme, dans les conditions du libéralisme sexuel est complètement désorienté, son corps est, telle un article de commerce, industrialisé et ses rapports automatisés puis paralysés.

Quel rôle joue alors le corps dans cette nouvelle ère matérialiste ?

3. La valeur déterminante du corps dans la hiérarchisation des individus

Dans un monde capitaliste ayant érigé des individus narcissiques, obnubilés par l'accomplissement de soi, la séduction de l'autre se lit comme une sorte d'auto-gratification, de consolidation de l'amour de soi. Ce qui ne génère, généralement, que promesse de frustration et de jalousie. Ainsi, si « le désir sexuel se porte essentiellement sur les jeunes » (Houellebecq 1998 : 106), la paupérisation des corps, le déclin de la jeunesse et la maladie ne peuvent constituer que des expériences affreuses dans la mesure où elles deviennent synonymes d'atrophie voire de perte irrémédiable du pouvoir de séduction. De ce fait, le changement que subit le corps et qui est un processus naturel de l'existence humaine, attise une haine inextinguible pour les générations les

plus jeunes et donc les plus séductrices. C'est ainsi que Janine, la mère des deux demi-frères Bruno et Michel dans *Les Particules élémentaires*, rencontre la jeune et éblouissante Annabelle – le prénom est déjà symbolique – et manifeste remarquablement son affliction :

Janine jeta un regard sur la jeune fille au moment où elle passait à la porte du jardin. « Elle est jolie, ta copine... » fit-elle observer avec une légère torsion de la bouche... En remontant dans sa Porsche, Janine croisa Annabelle, la regarda dans les yeux ; dans son regard, il y avait de la haine. (Ibid. 162)

Cette haine est, en fait, celle vouée au corps beau et jeune qui n'a pas encore subi le dépérissement lié à l'écoulement du temps. Du coup, la valeur d'un individu, sa capacité d'échange, sa place dans la société, ne sont pas liées à sa situation financière supérieure [Janine conduit une Porsche], ou à son statut professionnel, mais plutôt à sa perfection corporelle et à sa beauté physique. Dans l'ère moderne, la transformation de l'apparence extérieure occupe obsessionnellement les êtres trop conscients du rôle capital que la corporalité joue dans la hiérarchie sociale.

Dans la vision du monde houellebecquienne, la peur de la vieillesse, la honte de la décrépitude sont les résultantes d'un système capitaliste qui favorise la perfection, valorise « l'esthétiquement beau » et refuse systématiquement les défaillances humaines. Ce système qui met en valeur la force et la puissance, la jeunesse et la vivacité, la vigueur et l'efficacité, la beauté et la fermeté, réserve torture et cruauté pour les faibles et les disgraciés. En cela, l'institution scolaire se présente comme le lieu, par excellence, où s'expérimentent la barbarie et le cynisme, l'horreur et la brutalité. Bruno qui passe son entrée en sixième, loge à l'internat du lycée de Maux. Au regard des coups subis, la vie qu'il y mène est cruellement insupportable. Ses camarades d'internat abusent de son âge pour lui asséner les sévices les plus monstrueuses comme il est relaté dans cette séquence :

Bruno est appuyé contre le lavabo. Les replis de son petit ventre blanc pèsent contre la faïence. Il a onze ans...Cependant, Wilmart s'approche, d'abord seul, et pousse Bruno à l'épaule. Il commence à reculer en tremblant de peur...Il est petit, râblé, extrêmement fort. Il gifle violemment Bruno, qui se met à pleurer. Puis ils le poussent à terre, l'attrapent par les pieds et le traînent sur le sol. Près des toilettes, ils arrachent son pantalon de pyjama. Son sexe est petit, encore enfantin, dépourvu de poils...Pelé lui passe un balai de chiottes sur le visage. Il sent le goût de la merde. Il hurle. Brasseur rejoint les autres ; il a quatorze ans, c'est le plus âgé des sixièmes. Il sort sa bite, qui paraît à Bruno épaisse, énorme. Il se place à la verticale et lui pisse sur le visage. (Houellebecq 1998 : 43)

A l'évidence, cet univers dépeint par le narrateur, est un microcosme impudent où l'inhumanité, la cruauté et la violence sont émergentes. A cette allure, c'est le véritable mythe de l'homme sauvage, le monde où « l'homme est un loup pour l'homme » qui règne dans cette nouvelle époque. Bruno représente un maillon faible dans une chaîne écrasante taxée de férocité, d'atrocité et de bestialité d'où la présence de deux isotopies antithétiques dans les propos, notamment celle de la fragilité (petit/ tremblant/ faible/ pleurer...) et celle de la force (extrêmement fort/ violemment/ épaisse/ énorme...).



A l'instar des animaux et des créatures primitives, les hommes, dans le monde moderne, ne se contentent pas seulement de dédaigner les êtres faibles et chétifs, de les exclure de leur entourage, mais vont jusqu'à leur infliger les pires humiliations. De ce fait, cette scène de souillure excrémentielle corrobore cette idée : un corps sain, robuste et résistant met son propriétaire dans une position hiérarchique supérieure tout en lui garantissant respect et admiration.

Conscients de cette classification humaine, les personnages de Houellebecq considèrent leurs corps non comme ce qui leur permet d'être au monde, mais comme une appartenance funeste, une prison. Dans sa déclaration d'amour à Christiane, Bruno rappelle effectivement la situation variable du corps : « J'ai envie de vivre avec toi. J'ai l'impression que ça suffit, qu'on a été assez malheureux comme ça, pendant trop longtemps. Plus tard, il y aura la maladie, l'invalidité et la mort (Ibid. 123).

Ainsi, si l'amour était considéré, dans l'ère préévolutionnaire, comme une puissance protectrice qui permet aux êtres de contrecarrer les phénomènes humains de la maladie et de la décrépitude, il devient dans le monde actuel une simple illusion, inopérante et désarmée devant l'invalidité corporelle du partenaire. C'est ainsi que le suicide, dans les romans de Houellebecq, miroite en tant que moyen fort servant à mettre définitivement fin à la dégringolade physique. Dans cet ordre d'idées, le personnage d'Annabelle, dans *Les Particules élémentaires*, affronte la mort avec plaisir au milieu de ceux qu'elle aime. Après une longue vie de débauche et de perversion, elle s'achemine douloureusement vers la mort qualifiée de suicidaire eu égard à ces propos du narrateur :

La vie était organisée ainsi, pensait-elle ; une bifurcation s'était produite dans son corps, une bifurcation imprévisible et injustifiée ; et maintenant son corps ne pouvait plus être une source de bonheur et de joie. Il allait au contraire, progressivement mais en fait assez vite, devenir pour elle-même comme pour les autres une source de gêne et de malheur. Par conséquent, il fallait détruire son corps. (Ibid. 280)

Cette mort, qui survient à la suite des résultats de ses visites prénatales, s'apparente à un suicide étant donné que le personnage renonce délibérément aux déformations physiques en préférant la mort. En apprenant par le chirurgien que son utérus est atteint d'un cancer à cause justement des avortements successifs qu'elle a consenti à faire et qu'il faudrait par conséquent faire une ablation de tous les organes reproductifs, Annabelle décide de précipiter sa mort. Castratrice, elle sera elle-même castrée de sa féminité.

Les propos précités appuient tangiblement l'hypothèse annoncée au début de ce chapitre : pareil à toute sorte de marchandise, à tout type de produit commercial, le corps, sous l'égide capitaliste, devrait répondre aux normes esthétiques et garantir la jouissance. Une fois défaillant ou invalide, il faudrait, comme de n'importe quel objet usé et vétuste, s'en débarrasser. C'est donc la valeur du corps qui est déterminée et déterminante. Tant qu'il est sain et attractif, il est source de bonheur et de joie, dès qu'il devient valétudinaire et souffreteux, il suscite gêne et malheur. L'incapacité de procréer apparaît pour Annabelle comme une épreuve beaucoup plus inacceptable que la mort. Détruire son corps permet donc d'échapper aux souffrances physiques.

En outre, Christiane, partenaire de Bruno, va connaître une fin aussi tragique que pathétique. Après également une vie mouvementée et empestée de ce personnage, elle est victime d'une

nécrose de ses vertèbres coccygiennes, dans un club échangiste, pendant une scène de partouze. Elle décide alors de se suicider.

Insupportables, inacceptables dans la société, la maladie et la caducité constituent des obstacles qui accentuent la dépendance et la soumission dans un monde capitaliste implacable qui favorise l'échange et l'autonomie. La fin du corps et l'attente de la mort à l'ère matérialiste se manifestent comme angoisse traumatisante face à la sénescence qui rappelle à l'homme sa marche vers la mort.

Dans un monde marchand gouverné par la loi de l'offre et de la demande, l'individu, en tant qu'*homo economicus*, renonce à la vie dès qu'il ne peut donner ou prendre, demander ou offrir, aimer ou être aimé. Loin d'être appréhendée comme un legs de nature métaphysique, la vie, à l'époque actuelle, est considérée comme une existence froide et objective au cours de laquelle les personnages, ressemblant à des comptables dans une entreprise, dressent des rapports minutieux et bien calculés concernant les parts de souffrance et de jouissance qui leur restent à vivre afin de prendre la décision de continuer ou d'abandonner.

Par ailleurs, le suicide d'Annick, amie et camarade de faculté de Bruno, découle d'une motivation presque grotesque et, à la limite, insensée. Elle sent du dégoût d'elle-même et de la vie à cause de son physique. Elle évite tout frottement corporel avec Bruno de peur de se dévisager et d'inspirer du mépris et de la haine. Se sentant différente des autres, complexée par le dysfonctionnement de sa corporalité, frustrée par le regard humiliant que lui porte la société, témoin impuissante devant la compétition acharnée sur les corps beaux et proportionnés, Annick préfère perdre sa vie de manière sinistre en sautant du septième étage de son immeuble. Cette chute retentissante du corps obèse et indésirable symbolise en fait le déclin de toute une société qui encourage l'uniformisation des canons esthétiques de la beauté. La hiérarchie sociale, qui élimine de son champ toute anomalie physique ou esthétique, qui privilégie la forme sur le fond, l'apparence sur l'essence est vouée à l'échec. Du coup, vu l'importance accordée au corps séduisant et le rejet réservé à l'invalidité, un ressentiment perpétuel accompagne les personnages romanesques envers la décomposition organique qui détermine la position hiérarchique d'un sujet social.

Toutes analyses faites, le corps possède une véritable valeur dans le monde occidental contemporain qui accepte l'individu « échangiste, bi, trans, zoophile, SM, mais [où] il était interdit d'être vieux » (Houellebecq 2005 : 213). Les corps qui, jeunes, vifs et captivants, garantissaient à leurs possesseurs une jouissance sensuelle ainsi qu'une place confortable au sein de la société, les trahissent, une fois vieux ou invalides, pour les basculer dans l'ignominie, le mépris et la décadence. Dans le monde libéral moderne, gagner sexuellement, c'est réussir socialement et, paradoxalement, faiblir physiquement, c'est choir définitivement.

Dans la vision du monde houellebecquienne, ce sont la publicité et les médias qui seraient les véritables responsables de cette exhibition démesurée de l'esthétique puisqu'ils favorisent la mise en place de la médiation interne [des images idylliques, des corps parfaits, des beautés surprenantes, bref, des produits sans faille] qui, à son tour, encourage la rivalité entre les individus, les propulsant dans une compétition sans merci. Le moteur de cette concurrence étant le désir de s'identifier ou de pousser l'autre, notamment le partenaire, à s'identifier au médiateur. Du coup, les individus, pour s'approprier de la valeur et de la reconnaissance sociale, sont régulièrement appelés à se dépasser, à essayer d'être à l'image de l'idéal publicitaire. C'est pour cela que Bruno, mécontent de l'état physique délabré dans lequel se trouve sa femme après quelques années de

mariage, décide de divorcer. Tel un produit qui a été usé par le temps, la femme est rejetée dès que ses aptitudes attractives et sexuelles s'amointrissent. Bauman, le sociologue polonais, dirait dans pareille situation :

...après tout, on se débarrasse sans regret – voire sans l'ombre d'un regret – de voitures en parfait état de marche, ou d'ordinateurs ou encore de téléphones portables, dès l'instant où leur "nouvelle version améliorée" apparaît dans les boutiques et que toute la ville en parle. Pourquoi diable les partenariats devraient-ils faire exception à la règle ? (Bauman 2004 : 24)

Michel Houellebecq partage le même raisonnement par sa représentation d'un système capitaliste ayant transformé les choses, abstraites soient-elles ou concrètes, en produits commerciaux, ayant affecté la psychologie humaine et neutralisé les aspects culturels et axiologiques. L'attention particulière qu'il octroie, dans ses écrits, à la corporalité est expliquée par l'impact direct de cette dernière sur la position de l'individu dans la société. Toute la structure sociale, toujours selon la vision houellebecquienne, est agencée selon une double classification : l'aspect pécuniaire et l'attractivité sexuelle qui se sont immiscés dans tous les domaines y compris les relations sociales, professionnelles, conjugales ou filiales.

Références bibliographiques

- Bauman, Z. (2004). *L'Amour liquide, de la fragilité des liens entre les hommes*. Paris : Fayard.
- Fromm, E. (1977). *La Conception de l'homme chez Marx*. Payot et Rivages.
- Houellebecq, M. (1994). *Extension du domaine de la lutte*. Paris : J'ai lu.
- . (2010). *La Carte et le territoire*. Paris : Flammarion.
- . (2005). *La Possibilité d'une île*. Paris : Fayard.
- . (1998). *Les Particules élémentaires*. Paris : Flammarion.
- . (2001). *Plateforme*. Paris : Flammarion.
- . (2000). *Poésies*. Paris : J'ai lu.
- Mauss, M. (2007). *Essai sur le don*. Paris : PUF, coll. « Quadrige Grands textes ».
- Viard, B. (2008). *Houellebecq au laser : la faute à mai 68*. Nice : Ovidia.



This work can be used in accordance with the Creative Commons BY-SA 4.0 International license terms and conditions (<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/legalcode>). This does not apply to works or elements (such as images or photographs) that are used in the work under a contractual license or exception or limitation to relevant rights.